

UNE PASTORALE POUR LA VIE

André FOSSION, Nanterre, le 19/09/06

Dans cet exposé, je voudrais considérer la situation et l'avenir de la foi chrétienne dans notre société en constante transformation.

Mon exposé sera divisé en trois points.

Dans un *premier point*, je voudrais souligner que la **crise contemporaine** qui affecte le christianisme autant que la culture en général constitue un terreau d'invention et donc de promesse. **Un monde s'en va et un autre vient.**

Dans un *deuxième point*, je définirai ce que l'on peut entendre par **une pastorale d'engendrement dans un temps de crise.**

Dans un *troisième point*, j'énumérerai quelques attitudes qui favorisent cette **pastorale d'engendrement** et donne ainsi à l'Évangile toutes ses chances dans le monde qui vient.

Je précise que **mes propos** ne concerneront pas spécifiquement le cadre scolaire. Ils dégageront des perspectives de pastorale générale. Néanmoins ils **concerneront l'école chrétienne en tant que celle-ci est un acteur privilégié directement impliqué dans l'avenir du christianisme au sein de notre société.**

1. Un temps de mutation : la crise comme espace de rupture et d'engendrement

Nous le savons, un monde s'en va et un autre vient. Forcément, le christianisme lui-même participe à cette transformation. Un certain christianisme est en crise profonde, mais ce n'est pas la fin de la foi chrétienne ; celle-ci est aussi en reconstruction, en reconfiguration. De ce point de vue, nous sommes dans une situation d'« entre-deux », inconfortable mais passionnante, entre ce qui meurt et ce qui naît.

1.1. Un temps de fracture : la crise de la transmission

Reconnaissons tout d'abord l'ampleur de la crise qui, sous l'effet de la sécularisation, affecte le christianisme et sa transmission. Nous avons connu deux étapes dans la sécularisation.

* *La première étape est la sécularisation de la société.* Cette sécularisation de la société a été engagée, de manière décisive, dès la fin du XVIII^e siècle avec la révolution démocratique, l'affirmation des droits de l'homme, le développement des sciences et l'autonomie de la raison philosophique. Dans cette société nouvelle issue de la modernité, la religion ne joue plus, comme dans l'ancien régime, un rôle de fondement ou d'encadrement. En d'autres termes, la société moderne s'est émancipée de la tutelle religieuse et cléricale. Pour autant, la religion ne disparaît pas, mais est renvoyée au libre assentiment de l'individu dans un univers devenu pluraliste. Dans

le passé, en période de chrétienté, naître et devenir chrétien allaient ensemble. La foi se transmettait avec l'ambiance culturelle ; elle faisait partie des évidences communes. La doctrine se transmettait sous le régime d'un triple « il faut » : les vérités à croire, les commandements à observer et les sacrements à recevoir. Au contraire, avec l'avènement de la modernité, ce que la société transmet, ce n'est plus la foi, mais la liberté religieuse du citoyen. Le christianisme lui-même a contribué d'ailleurs à cette émancipation de la société par rapport à la religion. C'est ainsi que Marcel Gauchet parle du christianisme comme « la religion de la sortie de la religion ».

* Mais on assiste aujourd'hui à une deuxième phase de la sécularisation : non plus seulement la sécularisation de la vie publique, mais *la sécularisation de la vie privée elle-même*. Ce sont les individus eux-mêmes qui, aujourd'hui, s'éloignent des formes héritées du christianisme parce qu'elles ne croisent plus leurs aspirations, parce qu'elles ne font plus sens ou sont devenues largement illisibles. On assiste, en effet, aujourd'hui, à une prise de distance massive des individus par rapport aux institutions religieuses, à leurs croyances et à leurs pratiques. Ce n'est pas que les questions de sens ou les aspirations spirituelles disparaissent, au contraire même. Mais ce qui règne, c'est plutôt la perplexité, le bricolage des croyances, des cheminements chaque fois singuliers dans un monde complexe. Dans ce contexte, les représentations de la foi chrétienne qui demeurent dans les esprits sont souvent éclatées, chaotiques et partielles ; elles ne permettent pas de la rendre lisible ou désirable ; parfois même, elles la rendent haïssable. De ce point de vue, par rapport aux formes héritées du christianisme, on assiste à une véritable rupture de transmission.

Les symptômes de la crise sont évidents : diminution du nombre de pratiquants, moins d'enfants catéchisés, crise des vocations sacerdotales, communautés vieillissantes, etc. Tous et toutes nous avons dans nos propres familles des personnes qui, peu à peu, sont devenues étrangères à la foi chrétienne au moins dans ses formes actuelles. La sociologue Danièle Hervieu-Léger parle, à cet égard, d'une exculturation du christianisme : « L'Eglise, dit-elle, a cessé de constituer, dans la France d'aujourd'hui, la référence implicite et la matrice de notre paysage global. (...) Dans le temps de l'ultramodernité, la société « sortie de la religion » élimine jusqu'aux empreintes que celle-ci a laissées dans la culture ».

1.2. Un temps d'engendrement. Le christianisme qui vient.

Mais dans cette fracture même que l'on ne peut minimiser, il y aussi, en même temps, sur le plan culturel et religieux, des émergences nouvelles et des reconstructions prometteuses. La crise, de ce point de vue, est véritablement un temps de grâce, un moment de création et d'engendrement qui peut nous réserver des surprises.

On remarque, en effet, dans l'Eglise, des signes évidents de vitalité : un nombre grandissant de catéchumènes et de baptêmes d'adultes, la multiplication des formations théologiques et pastorales pour les laïcs, des projets catéchétiques renouvelés, la démocratisation réelle des communautés locales en dépit des raidissements romains, l'engagement des laïcs, notamment des femmes, dans des tâches ministérielles, des initiatives nouvelles dans les médias, les grands rassemblements, etc. Nous connaissons tous des personnes qui sont bien dans leur tête, bien dans leur corps et bien dans leur foi, au-delà de la crise.

Mais c'est surtout le monde contemporain qui, dans la crise de la culture qu'il traverse, recèle des ressources prometteuses. Face au défi de la planète, on voit s'affirmer un besoin de spiritualité, un appel aux valeurs, un affinement de la conscience éthique en même temps qu'une recherche de sens. Un nouvel équilibre se cherche entre les religions et la laïcité. Les thèmes religieux et interreligieux sont débattus dans les médias. Toute culture est évangélisable. Et à cet égard, dans la situation culturelle qui est la nôtre, la disposition à réentendre l'Évangile de manière

neuve est toujours bien présente. Cette disposition ne se mesure pas en statistiques de participation à l'Eucharistie dominicale, mais elle affleure dans la vie elle-même, dans les conversations et les échanges. Il y dans l'air du temps, face aux défis que représente l'avenir du monde, des possibilités nouvelles de découvrir la foi, au-delà des stéréotypes, comme sensée, salubre, bonne, désirable pour la vie.

Pour ce temps de fracture et de reconstruction, il nous faut une pastorale qui n'a pas pour but de « sauver les meubles », mais une pastorale que nous appellerons d'engendrement : une pastorale qui se met au service de ce qui est en train de naître.

2. POUR UNE PASTORALE D'ENGENDREMENT

On peut distinguer schématiquement deux types de pastorale :

* Une *pastorale d'encadrement* qui se déroule sous le paradigme de la maîtrise, avec un imaginaire d'entreprise, où l'on cherche finalement, à partir de ses propres projets et propres forces, à configurer l'Eglise et le monde à ce qu'on voudrait qu'ils soient.

* Une *pastorale d'engendrement* qui, à l'écoute des aspirations présentes, se met au service, avec compétence et discernement, de ce qui est en train de naître, en acceptant de ce fait, une certaine déprise et démaîtrise.

2.1. « Reboiser la forêt après la tempête » : une parabole pour notre temps.

Pour comprendre l'esprit de cette pastorale d'engendrement, je voudrais m'inspirer d'un fait réel, dans un tout autre domaine, mais qui, analogiquement, peut être instructif pour notre propos.

Le 26 décembre 1999, un ouragan appelé « Lothar » a déferlé sur l'Europe, particulièrement dans l'Est de la France, avec des vents de plus de 150 km à l'heure. On estime que 300 millions d'arbres ont été abattus sur le territoire français. L'ouragan a laissé derrière lui un spectacle de désolation. On a dénombré une soixantaine de morts et un certain nombre de suicides de forestiers ou de propriétaires qui n'ont pu supporter l'ampleur de la catastrophe. « Une cathédrale écroulée, ce n'est pas grave, dit un forestier, on peut la reconstruire. Un chêne de 300 ou 400 ans, on ne peut pas ».

Après la catastrophe, des bureaux d'études ont vite élaboré des programmes de reboisement, des projets de réimplantation, des plans d'ensemencement. Il s'agissait de profiter de la catastrophe pour reconstruire la forêt selon l'image idéale que l'on pouvait s'en faire.

Mais une fois qu'il s'est agi de mettre en œuvre ces plans de reboisement, les ingénieurs forestiers ont constaté que la forêt les avait devancés. Ils ont constaté une régénération plus rapide que prévue qui venait contrarier les plans de reboisement en manifestant des configurations nouvelles plus avantageuses auxquelles les bureaux d'études n'avaient pas pensé. La régénération naturelle de la forêt manifestait, à bien des égards, une meilleure bio-diversité et un meilleur équilibre écologique entre les épicéas et les feuillus. Des espèces qui avaient été étouffées par la forêt ancienne pouvaient renaître. La catastrophe s'avérait aussi utile pour la renaissance ou l'expansion de certaines espèces animales.

D'une politique volontariste de reconstruction de la forêt selon leurs plans, les ingénieurs forestiers sont passés à une politique plus souple d'accompagnement de la régénération naturelle de la forêt en discernant et en saisissant les possibilités nouvelles et avantageuses qu'offrait cette régénération naturelle. Il ne s'agissait pas de renoncer à toute intervention, mais, plutôt, avec davantage de compétence, d'accompagner, de manière active et vigilante, un processus de régénération naturelle. Voici ce que dit un ingénieur forestier sur cette attitude d'accompagnement : « De jeunes semis d'arbres d'espèces très variées ont poussé. Notre travail a été alors, de les dégager délicatement, de les accompagner, d'accueillir la vie de la nature plutôt que de croire qu'elle avait disparu, plutôt que de la réimplanter artificiellement. Cela a été un encouragement pour nous. Dans cette logique, nous avons décidé que dans les forêts de l'Etat et des communes, nous laisserions les traces de la tempête lorsqu'il n'était pas nécessaire de les faire disparaître pour la sécurité ou les conditions de travail des ouvriers forestiers. Nous avons donc laissé des souches renversées, des trous, des troncs cassés ou des tas de branches. Trois ans après, j'ai pu constater dans des forêts que ces « anomalies » avaient permis l'installation de plantes ou d'animaux qui n'étaient pas présents dans la forêt « normale » avant »

Procédons à un exercice de transfert. L'Eglise a connu elle aussi, particulièrement depuis une quarantaine d'années un ouragan. Le paysage religieux, du moins dans ses expressions traditionnelles, est dévasté. Bien sûr, comparaison n'est pas raison : l'humanité n'est pas une forêt et les êtres humains ne sont pas des plantes. Mais ce qui nous intéresse, analogiquement, pour notre propos, c'est le changement d'attitude des forestiers : leur passage d'une politique volontariste de reconstruction de la forêt à une politique d'accompagnement, active et lucide, d'une régénération en cours.

N'y aurait-il pas aussi à opérer ce même passage en pastorale : passage d'une pastorale d'encadrement à une pastorale d'engendrement ?

2.2. Une pastorale d'encadrement sous le paradigme de la maîtrise.

Selon cette pastorale – correspondant à la première attitude des forestiers – il s'agit, après la crise, d'annoncer l'Evangile et de reconstruire selon nos plans, comme si tout dépendait de nous. On entre alors en pastorale avec un imaginaire d'entreprise et d'emprise sur les choses conformément à nos planifications.

Notons que cette pastorale d'encadrement peut s'effectuer aussi bien dans un esprit nostalgique de restauration de ce qui était, que dans un esprit progressiste pour une église nouvelle. Dans les deux cas, c'est un même imaginaire d'entreprise et d'emprise, comme si tout dépendait du déploiement de notre action, qui est agissant. Dans les deux cas également, on est conduit à l'activisme selon lequel on n'en a jamais fait assez ou bien au sentiment d'impuissance, au défaitisme et à la dépression quand les résistances rencontrées sont trop fortes. Activisme et défaitisme sont, à cet égard, des attitudes jumelles : elles sont toutes les deux tributaires d'un même imaginaire de maîtrise.

2.3. Pastorale d'engendrement : l'accompagnement de ce qui naît.

Cette pastorale correspond à la deuxième attitude des forestiers : elle consiste à accompagner, activement, avec discernement et compétence, une régénération dont nous ne sommes pas les maîtres. Il s'agit de saisir les opportunités nouvelles qui s'offrent sans que nous les ayons programmées. Il s'agit dans cette pastorale de reconnaître aussi que la « catastrophe »

n'est pas une catastrophe pour tout le monde, que beaucoup ne voudraient pas revenir à la forêt ancienne et que le présent est porteur d'une meilleure bio-diversité ecclésiale en croissance. Une pastorale d'engendrement est une pastorale qui accepte la fin de certaines expressions de la foi qui ont eu leur temps et leurs lettres de noblesse mais qui sont aussi appelées à s'effacer pour laisser place à d'autres expressions. Se mettre au service de ce qui naît, c'est discerner les aspirations, peser les choses, prendre le temps de la concertation, délibérer, c'est-à-dire prendre des décisions qui libèrent, qui autorisent, qui rendent auteurs. C'est accueillir et lancer des projets, en donnant sa chance à l'inédit, en comptant sur les facteurs que nous ne maîtrisons pas, en faisant confiance à des forces qui ne sont pas les nôtres.

En fait, dans une pastorale d'engendrement, on accepte ce qui est la condition de toute naissance :

- premièrement, nous ne sommes pas à l'origine de la vie et de la croissance,
- deuxièmement on engendre toujours autre chose que soi-même. Ce qui naît est toujours différent de soi. La transmission de la foi, de ce point de vue, n'est pas de l'ordre de la reproduction ou du clonage. Elle est toujours de l'ordre de l'avènement.

Dans cette pastorale, on part du principe que l'être humain est « capable de Dieu ». Nous n'avons pas à produire en lui cette capacité. Nous n'avons pas non plus le pouvoir de communiquer la foi. On ne fabrique pas de nouveaux chrétiens comme on fabrique des petits pains ou des pneus Michelin. La foi d'un nouveau croyant sera toujours une surprise et non pas le fruit de nos efforts, le résultat d'une entreprise. Certes, la foi ne se transmet pas sans nous, mais nous n'avons pas le pouvoir de la communiquer. Mais notre devoir est de veiller aux conditions qui la rendent possible, compréhensible, praticable et désirable. La pastorale travaille sur les conditions. Le reste est affaire de grâce et de liberté.

Ce que je viens de dire de la pastorale d'engendrement rejoint profondément l'Evangile. Tout ce que nous pouvons faire, c'est semer. L'évangile parle de la mission comme de semences. « Le semeur est sorti pour semer, qu'il veille ou qu'il dorme, la semence pousse et il ne sait comment. » (Mc 4,26-27). De ce point de vue, la pastorale se présente comme une alchimie subtile entre les actions à mener et la nécessaire « retenue » pour laisser advenir ce qui doit naître.

3. QUELQUES ATTITUDES SPIRITUELLES DISPOSANT A UNE PASTORALE D'ENGENDREMENT

Mais allons plus dans concret. Je voudrais proposer dans ce troisième point quelques attitudes qui favorisent une pastorale d'engendrement. Je n'énoncerai pas ici des solutions aux problèmes rencontrés ni des projets à réaliser, mais il s'agira plutôt d'attitudes spirituelles – des manières d'être, des manières de se comporter – qui permettent de tenir, de se tenir et de se mouvoir dans la crise, entre un monde qui s'en va et un monde qui vient. Dans son ouvrage, « la crise de la culture », Hannah Arendt parle de la brèche entre le passé et le futur. La question qui la retient dans son ouvrage n'est pas de faire valoir le passé de la tradition ni d'imaginer le futur mais de savoir, je cite, « comment se mouvoir dans la brèche ». De la même manière, ce que je voudrais proposer ici c'est, au fond, une « petite grammaire spirituelle » pour les pasteurs et les responsables d'institution, pour se mouvoir dans la brèche, pour se tenir dans la crise en se mettant au service du monde qui vient. Cette petite grammaire spirituelle engage d'abord à un

travail sur soi. Elle touche à l'esprit, au ton, à notre manière de nous situer en pastorale, d'y trouver notre place.

Je proposerai ici une dizaine d'attitudes qui s'articulent entre elles selon un mouvement temps :

- **Tout d'abord, se déplacer vers les autres**
- **Deuxièmement, les rencontrer, se solidariser, dialoguer**
- **Enfin, s'effacer, autoriser, rendre auteurs.**

3.1. Demeurer assidûment destinataires de l'Évangile.

Lorsque nous annonçons l'Évangile, nous risquons, sans nous en rendre compte, d'oublier d'en rester les premiers destinataires.

Tout se passe alors comme si, nous étant appropriés adéquatement l'Évangile, il nous restait à le transmettre aux autres. C'est un peu comme si nous n'avions plus rien à entendre et à recevoir de l'Évangile, mais que, passés « maîtres » dans l'art de comprendre et de vivre l'Évangile, il nous restait simplement à en être pour autrui les destinataires.

L'Évangile avertit les pasteurs ; ils peuvent se mettre dans une situation où, annonçant l'Évangile, ils ne le laissent plus évangéliser. La prétention de savoir, la tentation du pouvoir peuvent aveugler. Nous connaissons toutes certaines pratiques pastorales qui, bien que menées au nom de l'Évangile, respirent plus l'esprit de conquête, la volonté de pouvoir ou la nostalgie du passé que la Bonne Nouvelle elle-même. D'où l'importance pour l'évangéliste de demeurer inlassablement destinataire de l'Évangile. En conséquence, pour l'évangéliste, la question première pour lui n'est pas de savoir « Comment annoncer l'Évangile ? », mais d'abord « Qu'est-ce que l'Évangile me dit aujourd'hui ? »

3.2. Entendre une parole qui invite à se déplacer là où est le Christ ressuscité se trouve : « Il n'est pas ici. Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez ». Mc 16,7.

Or, que nous dit l'Évangile au matin de Pâques ? « Il n'est pas ici. Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez ». Cette annonce angélique déloge constamment l'évangéliste. Il y a là un renversement de perspective radical. Nous n'avons pas le Christ avec nous comme un objet tenu, détenu, maîtrisé qu'il nous faudrait transmettre à d'autres qui ne l'auraient pas. Le Christ n'est pas un objet possédé que l'on peut tenir « ici ». Il nous faut, pour le rejoindre, sortir de chez soi, quitter son lieu et aller dans le lieu de l'autre – la Galilée des nations – où il nous précède.

On est toujours précédé par l'Esprit du Christ là où on arrive. Nous n'apportons pas aux autres ce qu'ils n'ont pas, mais nous les rejoignons sur leur route pour découvrir avec eux les traces du Christ ressuscité déjà là. La foi est une démarche de reconnaissance de ce qui est déjà donné secrètement.

L'Esprit du Christ ressuscité nous précède toujours. De ce point de vue, nous avons toujours à nous laisser évangéliser par ceux que l'on évangélise. « Un même Esprit est à l'œuvre chez l'évangéliste et chez l'évangélisé et que le premier, s'il saute ce qu'il propose, accepte d'être converti par celui qui a bien voulu l'écouter. »

Tout l'art de l'évangéliste est, dès lors, de favoriser la reconnaissance, de discerner et d'indiquer du doigt la présence du Royaume dans les personnes et dans les situations, même là où on l'attendait le moins.

Aussi bien avons-nous à nous porter vers l'autre non point pour le gagner à notre cause, non point pour lui apporter ce qu'il n'a pas, mais pour reconnaître avec lui, dans sa vie, la présence du Ressuscité d'une manière qui peut nous-mêmes nous surprendre. Ainsi avons-nous à recevoir de ceux que nous évangélisons le témoignage de l'œuvre de Dieu déjà en eux.

3.3. Se risquer à l'accueil dans le lieu de l'autre. Se faire accueillir autant qu'accueillir.

La tâche d'évangélisation est souvent énoncée en termes d'exigence d'accueil. « Nos communautés chrétiennes, dit-on, doivent être accueillantes ». Bien entendu. Mais n'y a-t-il pas dans cette invitation à être accueillant envers les autres une position de supériorité à leur endroit? En effet, lorsque nous multiplions les signes d'accueil, ne sommes-nous pas en train de leur dire implicitement : « Venez trouver chez nous ce que vous n'avez pas chez vous » ? Ainsi, dans le jeu de la communication, celui qui accueille se met-il subrepticement en position haute tandis que celui qui est accueilli est renvoyé à une position basse. D'où la difficulté de conduire un dialogue évangélique authentique dès lors que l'on est pris au piège d'un rapport dominant / dominé.

Pour en sortir, n'y aurait-il pas, conformément à l'Evangile, à inverser la logique : non point tellement chercher à accueillir l'autre chez soi qu'à se risquer à l'accueil chez lui, en faisant foi en ses propres capacités d'accueil ?

L'Evangile parle d'hospitalité quémandée. L'Evangile, en effet, ne nous dit pas : « Soyez accueillants ». Il nous invite plutôt à nous déplacer vers l'autre pour en recevoir l'hospitalité. « Zachée, il me faut demeurer chez toi aujourd'hui » (Lc 19,5). « Quand vous avez trouvé l'hospitalité dans une maison, demeurez-y jusqu'à votre départ » (Mc 6,10). « Qui vous accueille, m'accueille » (Mt 10,40). « Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend, j'entrerai et je prendrai le repas avec lui et lui avec moi. ». (Ap. 3,20)

Ces perspectives évangéliques ne suppriment pas, bien entendu, les exigences de l'accueil chez soi, mais ce sera alors dans une optique de réciprocité où les uns et les autres donnent et reçoivent. L'hospitalité reçue, en effet, appelle l'hospitalité rendue. Le terme « hôte » ne désigne-t-il pas d'ailleurs aussi bien la personne qui reçoit que celle qui est reçue ?

Les trois premières attitudes concernaient la sortie de soi vers l'autre. Les quatre attitudes qui suivent relèvent du deuxième temps dont j'ai parlé plus haut : la recontre, le dialogue avec l'autre.

3.4. Humaniser, fraterniser comme une fin en soi. Situer la foi comme un surcroît désirable dans le champ de la fraternité.

En se risquant dans l'accueil par l'autre, on pourra s'efforcer de se lier avec lui, de nouer des liens de solidarité dans une œuvre commune d'humanisation. « Les joies et les peines, les espoirs et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout, sont aussi les joies et les peines, les espoirs et les angoisses des disciples du Christ. Il n'est rien d'humain qui ne fasse écho dans leur cœur.

Tout commence dans l'Evangile par un travail d'humanisation : il s'agit de faire advenir l'humain, de sortir de la violence et de nouer des liens de fraternité. L'école chrétienne, à cet égard, a une mission première, au nom de l'évangile, d'humaniser et de tisser entre les êtres humains des liens de fraternité, de reconnaissance mutuelle, de bienveillance inconditionnelle envers autrui. Cette humanisation / fraternité est une fin en soi. Ce n'est pas une stratégie pastorale pour annoncer l'évangile. Mais de surcroît, cette humanisation / fraternisation constitue le terreau favorable à l'annonce évangélique, dans un climat de fraternité précisément, en dehors de toute volonté de puissance sur l'autre. Et cette annonce évangélique elle-même est une fin en soi, indépendamment de la réponse. L'annonce évangélique a un sens en elle-même. D'abord, parce que l'autre en vertu de la destination universelle de la Bonne Nouvelle a le droit de l'entendre. Ensuite, parce que l'annonce est en elle-même un acte de charité où l'on offre le meilleur de soi à l'autre, qu'il l'accepte ou non. Et si l'autre m'entend, ce sera une grâce supplémentaire pour que la joie de l'un et de l'autre, selon l'expression de la première épître de Jean, en soit complétée. Ainsi l'humanisation, l'évangélisation et la conversion à l'Evangile, s'emboîtent-elles dans une logique de « grâce sur grâce ».

3.5. Distinguer et articuler la « prédication de Jésus » et la « prédication sur Jésus ».

Dans le dialogue avec autrui, il est utile de distinguer une double annonce : la première reprend la prédication de Jésus, la seconde est une prédication sur Jésus. En quoi consistait la prédication de Jésus ? Il appelait les être humains à plus d'humanité, à la fraternité et à la reconnaissance dans cette fraternité d'une puissance d'engendrement que l'on peut appeler « Père ». La spécificité de l'Evangile, c'est de reconnaître dans notre fraternité une commune filiation en un Dieu Père qui nous a fait naître et ne nous abandonnera pas dans la mort. Humanité, fraternité, filiation : tel est l'objet de la prédication de Jésus, toute centrée sur le Royaume de Dieu qui s'est approché de nous.

Et puis, il y a la prédication sur Jésus. Qui est-il celui-là pour parler ainsi ? Il a humanisé, fraternisé et appelé les hommes à se reconnaître fils et filles de Dieu. Mais, objet d'intenses controverses, accusé d'être un allié de Satan, il a été tué par les autorités religieuses de son temps. Mais, par la résurrection, Dieu lui a rendu justice et témoignage en signifiant ainsi qu'il était à ses côtés. Ainsi peut-on, comme chrétiens, reconnaître en Jésus le visage de Dieu, le fils unique de Dieu et, à la fois, l'homme accompli sous le regard de Dieu. Et de là peut se déployer la prédication sur Jésus jusqu'à la confession de foi pascal.

3.6. Mettre « en travail » les images, les représentations de Dieu.

En chemin, dans cette double prédication, on rencontrera sans doute des oppositions qui viennent de certaines images de Dieu qui bloquent la foi, provoquent le rejet ou la font vivre de manière servile. De là, dans la brèche, en chemin, tout en dialoguant, faut-il autant que possible, y compris en nous-mêmes, lever les obstacles que représentent les images de Dieu qui ne sont pas libérantes pour l'homme.

Le drame de notre humanité, selon le récit de la Genèse, a commencé avec la fausse image de Dieu insinuée en nous par la voix du serpent. Celui-ci change le sens de l'interdit divin en le faisant passer pour une limite à la liberté humaine et comme l'expression d'un Dieu jaloux concurrent de l'homme. L'interdit pourtant était un appel adressé à la liberté humaine de ne point agir de manière arbitraire afin de protéger la vie donnée. Il y a également des images de Dieu qui

le mettent dans les causes immédiates de ce qui nous arrive, en le rendant ainsi injuste ou incroyable. Il y a encore des expressions de la foi qui asservissent l'homme à un ordre religieux au lieu de mettre la religion au service de l'humain. C'est le débat dans lequel Jésus lui-même s'est engagé : le sabbat pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. La pastorale d'engendrement requiert un patient travail des représentations qui honorent Dieu autant que l'homme. Car les deux vont de pair : un dieu qui fausse l'homme est un faux dieu. C'est dans l'excellence de l'humain que la vérité de Dieu se manifeste.

3.7. Nourrir la mémoire, animer le débat, favoriser la liberté d'appropriation.

Ce sont là trois tâches principales de l'action pastorale.

La première tâche est d'entretenir, de nourrir la mémoire de la tradition chrétienne dans le champ public. L'école, à cet égard, joue un rôle irremplaçable.

Mais il ne suffit pas de nourrir la mémoire, il faut encore, animer le débat autour d'elle. L'enjeu ici, dans le débat, est de faire valoir la tradition, non pas comme un bloc qui s'impose, mais comme une ressource qui est là, qui « donne à penser » et à vivre. « Donner à penser », l'expression paraît heureuse, car elle allie, à la fois, l'aspect de légèreté de la foi qui ne s'impose pas et ne pèse pas, mais aussi l'aspect de gravité pour les enjeux humains en cause. Un devoir d'intelligence s'impose ici. A cet égard, ce dont nous avons besoin en pastorale, c'est d'une théologie intelligente, simple, non réservée aux savants, qui rende la foi désirable.

Et enfin, la troisième, après le débat, consiste à favoriser la liberté d'appropriation par les sujets de la tradition chrétienne. Telle est la condition de toute transmission : elle est soumise à la libre appropriation des individus qui y puisent en y mettant du leur. Chacun en fera ce qu'il voudra. Nous ne pouvons, à cet égard, ni préjuger des fruits ni du temps de maturation. Ce qui viendra ne sera peut-être pas la foi chrétienne. Pour les uns, ce ferment de la tradition chrétienne – cette « part séminale de notre culture » selon les termes de Marcel GAUCHET – portera des fruits de culture, en les aidant à se situer dans une histoire, à la penser et à la vivre. D'autres en tireront une inspiration éthique. Mais d'autres encore se frayeront un chemin de foi au sein de la communauté chrétienne. Proposer de la sorte le christianisme comme semence, y compris dans l'espace public, ce n'est ni imposer d'autorité une vérité, ni normaliser les consciences, mais véritablement permettre à chacun et à chacune de mieux exercer sa liberté de citoyen ou de citoyenne face à ce qu'il énonce pour se l'approprier ou non, s'en inspirer ou non pour son propre devenir comme pour son action dans la société.

J'arrive maintenant à la dernière série d'attitudes qui ont en commun de laisser l'initiative à l'autre. La tâche de la pastorale est d'autoriser, de rendre l'autre « auteur » et « acteur ».

3.8. Saisir les résistances comme des chances

Annoncer l'Evangile ne va jamais sans rencontrer des résistances. On peut s'en désoler, incriminer, vouloir forcer la porte. Mais on peut aussi saisir les résistances comme des chances pour un travail d'inculturation de la foi. L'histoire montre, en effet, que les inculturations réussies sont le fruit d'une résistance des populations locales aux formes de christianisme qui leur ont été apportées. Pour créer du neuf, pour ouvrir des expressions originales de la foi. Cette résistance ne signifie pas nécessairement rejet, mais peut-être un appel à inventer des formes de christianisme

adaptées aux aspirations légitimes des gens. De ce point de vue, l'inculturation de la foi est le processus « par lequel une population assimile l'Évangile, c'est-à-dire lui résiste en se l'appropriant, en le recréant et l'exprimant à partir de ses racines historiques et culturelles, en donnant au christianisme un visage nouveau et une expression originale. » Les inculturations de la foi réussies sont des expressions, des manières de penser, de célébrer et de vivre la foi qui ont été inventées ou renouvelées à cause des résistances rencontrées. Par exemple, la messe en rite zaïrois vient d'une résistance des populations locales aux formes de la liturgie romaine classique.

Aujourd'hui, on connaît de multiples résistances aux formes héritées du christianisme : relativement, par exemple, à la pratique de la confession, aux vocations sacerdotales et aux étapes qui conduisent au mariage sacramentel. N'y aurait-il pas une manière positive de saisir ces résistances comme un appel à inventer des formes originales de penser, de vivre et de célébrer qui rendent le Christianisme à nouveau désirable ?

3.9. Faire la différence entre « croire avec » et « croire comme ».

Dans cette optique de laisser advenir des formes nouvelles de christianisme, il est bon de faire la différence entre « croire avec » et « croire comme ». Nous ne croyons pas aujourd'hui comme nos grands-parents, et nos petits-enfants ne croiront pas comme nous. Et pourtant, malgré ces différences, peut se vivre une véritable communion dans la foi. La question posée par la distinction « croire comme » et « croire avec » est celle du défi de l'unité et de la diversité.

Nous risquons toujours comme pasteurs de vouloir que l'autre croie « comme nous » ; la transmission de la foi se situe alors dans l'horizon d'une reproduction ou d'une imitation de ce que nous mêmes nous vivons. Mais, le risque, alors, c'est d'encombrer l'accès à la foi par nos propres étroitesse en imposant le chemin et leur manière d'habiter la foi. C'était déjà la tentation des juifs convertis au christianisme qui voulaient imposer aux païens devenus chrétiens leurs propres traditions et coutumes. « Je suis donc d'avis de ne pas accumuler les obstacles devant ceux des païens qui se tournent vers Dieu » (Ac 15,19). Ces paroles de l'apôtre Jacques, à l'issue de l'Assemblée de Jérusalem, devraient nous inspirer sans cesse la nécessaire réserve devant l'autre pour qu'il puisse naître à sa propre manière de s'approprier le message chrétien et de devenir disciple du Christ.

Dans un temps de mutation comme le nôtre, il faut laisser le champ à l'émergence d'une « bio-diversité ecclésiale » qui fait droit aux aspirations et à la singularité des personnes et faciliter ainsi la grâce de devenir chrétien. La transmission de la foi n'est jamais de l'ordre du clonage, elle implique toujours une appropriation inventive. D'où, la diversité mais aussi l'unité.

Pour comprendre ce rapport unité et diversité, on peut prendre la comparaison du visage humain. Celui-ci est repérable par une forme commune et pourtant, un visage humain peut-être extrêmement divers. De même pour le christianisme, il a quelques traits (le signe de la croix, le Credo, la lecture des Écritures, le partage eucharistique, l'engagement pour plus d'humanité) qui permettent de le distinguer, mais les figures concrètes de son incarnation peuvent être diverses. D'où, l'ouverture nécessaire d'un espace de créativité et d'imagination dans l'invention du christianisme. La condition de la transmission de la foi va avec la capacité de se l'approprier de manière inventive.

3.10. Demander et recevoir de l'aide. Compter sur des facteurs que l'on ne maîtrise pas.

Souvent, l'évangélisation est conçue à partir de nos propres forces et richesses. Mais pourquoi faudrait-il que l'évangélisation se produise quand on est fort et non lorsqu'on est faible. Que faire, dans un temps de mutation comme le nôtre, où l'on est pris dans un bouleversement qui nous échappe et que nous manquons de force ? C'était la question des disciples à Jésus faisant l'inventaire de ce qu'ils possédaient : « Qu'est-ce que cela pour tant de gens ? ».

Dans de telles situations, comme aujourd'hui, l'essentiel est d'apporter le peu que l'on a, d'oser demander l'aide des autres et de compter sur des facteurs que l'on ne maîtrise pas.

Apporter le peu que l'on a, en effet, et oser demander de l'aide aux autres. Celui qui ne demande rien de personne est auto-suffisant ; il ne vit pas. Au contraire, dans la logique évangélique, la demande ouvre une histoire et donne de vivre. « Demandez et vous recevrez », « Frappez et l'on vous ouvrira ». Aussi bien, dans notre mission d'évangélisation, nous faut-il oser nous adresser à autrui pour demander de l'aide et des conseils, non seulement au sein de la communauté chrétienne mais aussi en dehors. Cette aide peut être matérielle, technique, culturelle, artistique. On peut trouver aujourd'hui des personnes, des associations, des collectivités qui, tout en n'appartenant pas à la communauté chrétienne, se montrent disposées à favoriser la vitalité de la tradition chrétienne au sein de la société dans un esprit de bienveillance et de soutien de tout ce qui solidairement fait notre humanité.

Et même, sans avoir rien demandé, il nous faut aussi, dans notre tâche d'évangélisation, compter sur des facteurs que nous ne contrôlons pas, sur des alliés inattendus. Ces alliés inattendus peuvent être des personnes, des événements, des théories, des aspirations culturelles nouvelles : dans un contexte donné, sans qu'on ait pu les prévoir, ils viennent apporter leur concours et donner un poids supplémentaire au message évangélique. L'évangélisation, en ce sens, ne dépend pas de nos propres forces ; elle dépend aussi de facteurs imprévisibles à l'image de Cyrus, le roi des Perses, image de l'étranger, que le Seigneur, contre toute attente, appela pour reconstruire Jérusalem et rétablir le peuple dans sa liberté. « C'est moi qui dit de Cyrus : Il est mon berger qui accomplira mes volontés, il reconstruira Jérusalem et rétablira le Temple. » (Is 44,28).

Dans cet esprit de confiance et de démaîtrise, sans doute nous faut-il entendre les paroles que Gamaliel adressa au Sanhédrin à propos de la mission des disciples de Jésus : « Si leur entreprise ou leur œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même, mais si vraiment elle vient de Dieu, vous n'arriverez pas à les détruire » (Actes 5, 38-39)

J'ai énoncé ici une dizaine d'attitudes qui nous permettent de tenir dans la brèche, de nous y mouvoir pour favoriser, activement, lucidement et avec compétence, l'engendrement de la foi aujourd'hui. **L'homme contemporain, comme par le passé, est capable de Dieu.** Le christianisme qui vient ne sera pas uniquement le produit de nos efforts aussi nécessaires soient-ils. Il sera aussi le fruit nouveau, inattendu, surprenant de la liberté humaine et du travail de l'Esprit au cœur du monde.

André FOSSION s.j.

Centre Lumen Vitae, Bruxelles

A Nanterre, le 19 septembre 2006

Ouvrages cités :

Marcel GAUCHET, *La religion dans la démocratie*, Gallimard, Paris, 1998.

Danièle HERVIEU-LEGER, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard, Paris, 2003, p.288.

Hannah ARENDT, *La crise de la culture*, Gallimard, Paris, 1972 - Edition de Poche, Folio Essais, 2006, p.25.

Mgr BILLÉ, Conférence d'ouverture dans *Les temps nouveaux pour l'Évangile*, Assemblée plénière, Lourdes, 2000 Paris, Bayard-Centurion, Cerf, Fleurus-Mame, 2001, p.21.

Vatican II, *Gaudium et spes* §1.

Marcel GAUCHET, « Service public, pluralisme et tradition chrétienne dans l'éducation », in *Exposant neuf*, hors série, juin 2002, n°1, p.9.

Olivier SERVAIS, « Inculturation et altermondialisation. Différences historiques et proximités logiques de deux concepts de résistance », in *Lumen Vitae*, mars 2005,